

## Cap-aux-Diamants

### L'héritage irlandais

Marianna O'Gallagher

---

Québec  
Special Issue, 2004

URI: [id.erudit.org/iderudit/7623ac](http://id.erudit.org/iderudit/7623ac)

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (print)  
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

O'Gallagher, M. (2004). L'héritage irlandais. *Cap-aux-Diamants*, , 43–44.

---

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# L'HÉRITAGE IRLANDAIS

PAR MARIANNA O'GALLAGHER

Ce n'est qu'après les guerres napoléoniennes que les Irlandais commencent à affluer dans la ville de Québec. Avant cette époque, il y a très peu d'Irlandais dans l'armée française, tandis que quelques-uns se retrouvent au sein de l'armée et de l'administration britanniques à l'issue de la bataille des plaines d'Abraham. La ville de Québec est alors facile d'accès : elle possède le port le plus développé de l'Amérique du Nord britannique et elle est devenue la destination de milliers de navires de marchandise britanniques, dont les propriétaires n'hésitent pas à entasser des passagers payants dans leurs cales. Le port de Québec embauche volontiers. À la campagne, des terres agricoles attendent preneurs. Le réseau de communication se modernise de plus en plus, notamment grâce aux chemins de fer et aux canaux. On a besoin de main-d'œuvre pour les construire, les exploiter et approvisionner les marchés en plein essor. De plus, il n'existe aucune discrimination anti-catholiques et anti-Irlandais typique aux États-Unis.

Puisqu'ils ont la liberté de bâtir leurs propres systèmes sociaux, les Irlandais adoptent vite Québec pour y ériger églises et écoles, y gagner leur pain et prendre leur place sur la scène politique. Quelques personnages remarquables passent d'ailleurs à l'histoire.

Dès 1811, un groupe mixte d'Irlandais entreprend de rétribuer les prêtres pour qu'ils s'adressent à eux dans la langue de leur choix. Les archives ne mentionnent cependant pas s'ils choisissent l'anglais ou l'irlandais... À l'époque de M<sup>re</sup> Joseph-Octave Plessis (1800), certains gestes sont faits, entre autres l'envoi de lettres, pour encourager les prêtres irlandais à immigrer. Parmi eux, le père Patrick McMahon, né à Abbeyleix, dans le comté de Laois, en Irlande, s'installe à Québec. Il entre au Séminaire de Nicolet et est ordonné prêtre au diocèse de Québec, en 1824. Il devient le porte-parole des Irlandais catholiques de la ville et le premier pasteur de l'église St. Patrick, construite alors qu'il était curé à Notre-Dame-de-Québec, au service des Irlandais. Ce n'est qu'un exemple d'un parcours qui sera suivi par plusieurs autres.

La paroisse de Saint-Patrick devient un point de ralliement pour les Irlandais de la ville, notamment en ce qui a trait au bénévolat (Société Saint-Vincent-de-Paul, 1842) et à l'essor des établissements d'enseignement. En 1842, on y construit l'école St. Patrick, où les frères des Écoles chrétiennes enseignent aux garçons. Cette école existe encore aujourd'hui. Un des successeurs du père McMahon, le père Bernard McGauran, termine ses études de prêtrise à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il devient ensuite prêtre dans la paroisse et fait aménager la maison St. Bridget dans des locaux loués, près de l'église. Peu après l'acquisition du bâtiment au coin de l'avenue De Salaberry et de la Grande Allée, les activités de la maison St. Bridget y sont transférées. Entre 1858 à 1973, une nouvelle maison (St. Brigid) est construite à Sillery. D'ailleurs, elle existe toujours. De 1856 à 1872, elle est dirigée par Anna Maria Bradley, fille du docteur Robert Bradley et sœur de Joseph Power Bradley,



■  
Abbé Patrick McMahon, premier pasteur de l'église St. Patrick, peint par Théophile Hamel, en 1847. Photo : Livernois, s.d. (Archives nationales du Québec à Québec).

■  
Les Bulldogs de Québec, après leur seconde conquête de la coupe Stanley. Photo : Montminy, 1913. (Archives nationales du Québec à Québec).





Croix celtique offerte  
par les Irlandais aux  
Québécois, dévoilée en août  
2000. Photo : Jacques  
Saint-Pierre, 2003.

avocat de Québec. Tous les paroissiens offrent fidèlement leur soutien en participant chaque année à une vente de charité et en siégeant bénévolement au conseil d'administration. Anna Maria Bradley insuffle une ambiance familiale plutôt que dictatoriale. Cette mentalité disparaît cependant plus tard, quand les sœurs grises de Québec deviennent responsables de l'administration de la maison de la Grande Allée, instaurant un cadre de vie beaucoup plus sévère.

Au siècle suivant, une autre femme, Emily Fitzpatrick, sœur de sir Charles Fitzpatrick, autrefois lieutenant-gouverneur de la province, fonde la St. Patrick's Social Welfare (L'Œuvre de bienfaisance de St. Patrick), organisme humanitaire fort apprécié durant la crise.

Le sens de l'organisation et l'instinct de protection des Irlandais donnent naissance à la création de Quebec Ship Laborers Benevolent Society (La Société d'entraide des débardeurs de Québec), un des premiers syndicats canadiens, voire le premier. Au début, c'est une sorte de confrérie vouée à l'entraide des débardeurs et des empileurs du port de Québec et de leur famille. Richard Burke est une figure dominante de cette époque, un nom qui passera d'ailleurs à l'histoire. Cet organisme existe encore aujourd'hui sous le nom de Société des débardeurs de Québec.

Parmi les paroissiens conservateurs et discrets se démarquent les membres du conseil d'administration de l'église, qui en commandent l'érection. Edmund Bailey O'Callaghan est l'un de ces personnages illustres, secrétaire de la fabrique durant les années précédant la rébellion des Patriotes de 1837. Il quitte Québec, en 1834, à l'invitation du *Irish of Montreal*, qui a besoin d'un rédacteur en chef pour remplacer le Dr Daniel Tracy, médecin des Irlandais de Montréal, décédé du choléra. À Montréal, O'Callaghan devient un fervent défenseur de Louis-Joseph Papi-neau, qu'il accompagne en exil à New York.

Au fil des ans, les politiciens irlandais servent les trois paliers du gouvernement québécois : les maires Alleyn, Byrne, Connolly, Coveney, Dinan et les députés Murphy, au municipal; les députés Lester, Power, Mackasey et O'Gallagher, au provincial; les députés Power, Quart et Dawson, au fédéral.

Les Irlandais eurent foi en la structure financière des Building Societies (associations d'épargne immobilière), qui ont précédé les caisses populaires d'aujourd'hui. Ces organismes prêtèrent aux hommes d'affaires les sommes nécessaires pour bâtir et exploiter un commerce, leur évitant ainsi le surendettement. C'est lors d'une traversée que l'idée de fonder la Irish Penny Bank (Caisse d'épargne irlandaise) traverse l'esprit d'immigrants irlandais. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce concept devient de plus en plus populaire, à la ville comme à la campagne. Il n'est donc pas étonnant que la ville regorge de noms irlandais à cette époque, entre autres dans l'industrie des services (presque tous les commerces comptaient un Murphy!); les aubergistes O'Neill et McMail; les charretiers McDermott et Clater; les tonneliers Boyte et McCarthy; les cordonniers Keating et Monahan; le sculpteur et le sellier Byrne; le fabricant de charrettes Stillings; les enseignants O'Farrell, Maguire, O'Ryan et Miss Neville; l'épicier Kinsella; l'ébéniste Carbray; les marchands de charbon Conway et Madden; les mesureurs de bois Mahoney et Quinn, sans oublier les débardeurs et les hommes qui mettaient les cordes et les voiles en place sur les bateaux, les soldats, les marins, les notaires, les médecins et les avocats.

Les Irlandais étaient passionnés de sport. Ils se plaisaient à jouer au football et au baseball à l'irlandaise. Certains d'entre eux devinrent même de grands joueurs de hockey et de football. Les frères Malone, Rooney, Carey, Beland, Marks, Moran et Leonard, jouèrent pour l'équipe de hockey des Bulldogs, qui gagna la coupe Stanley, lors de la saison 1911 et celle de 1912-1913.

Un simple retour en arrière sur l'arrivée des Irlandais, leur intégration à la société canadienne-française et la fusion des deux communautés nous permet de constater à quel point la ville de Québec développa une attitude positive et convaincue à l'égard de cette union, qui, malgré son lot de difficultés, donna certes naissance à une société multiculturelle. Aujourd'hui, la célébration de la Saint-Patrick à Québec est un événement annuel qui enflamme la ville avant l'arrivée des mornes jours d'hiver. Francophones et anglophones se rassemblent pour festoyer dans une ville où le vert est à l'honneur en attendant les doux jours du printemps. ♦

Marianna O'Gallagher est historienne et auteure de nombreux volumes sur les Irlandais de Québec.

Aux Québécois en reconnaissance  
de leur exceptionnelle  
Solidarité humaine  
à l'endroit des Irlandais  
Lors de la Grande-Famine.  
Don de James Callery et du  
National Famine Museum  
Strokestown Park, Co. Dublicham,  
Ireland